LES HISTOIRES DE FRANCE ROCHE

Georges-Henri CLOUZOT est revenu avec sa femme Vera de Saint-Paul-de-Vence où il préparait son prochain film « CELLE QUI N'ETAIT PLUS ». Ayant acheté le roman, il a déjà changé toute l'histoire avec une allégresse féroce, transformé un voyageur de commerce en chauffeur, une femme-docteur en infirmière, une bourgeoise en femme de chambre.

S'il a fait descendre ses héros d'une classe, il a élevé ses décors de plusieurs crans, un lavoir est devenu piscine et une villa à Enghien, château.

Pour couronner le tout, il pense à engager une vedette étrangère. Il va prendre une vamp et la transformer en Madame-tout-le-monde ! Dans le cinéma, cela s'appelle avoir un cell neuf.

∴

Une preuve ? CLOUZOT a dîné avec Gina LOLLOBRIGIDA (dont le dernier surnom est Gina pectoris (1). A la fin du repas, les convives, qui commençaient à être moins hypnotisés par le corsage taille « pamplemousse » de Gina la belle, sursautèrent quand CLOUZOT dit à Lollo :

— Madame, vous avez quelque chose de vraiment remarquable !

— Oui, continua Clouzot, vos sourcils...

Gina LOLOBRIGIDA.

Et tandis que tout le monde regardait le fond de son assiette ou le plafond et que Gina s'apprêtait à recouvrir pudiquement son décolleté :

— Oui, continua Clouzot, vos sourcils...

VIVE RAFT !"

★

Un groupe d'amis et d'admirateurs romains de l'ex-rol Farouk avait décidé, histoire de distraire leur royal copain et de le présenter à la haute société romaine, avait mijoté un bal à la Cecil B. de Mille. 10.000 lires l'entrée par tête de marquis, dont le nombre était limité à 250.

On s'y pressa. Et, au dernier moment, FAROUK ne parut point. On fut quérir un remplaçant. Et devant les 250 Romains et Romaines qui polissaient leur révérence de cour parut George RAFT, majestueusement. Les invités ont trouvé qu'il ne faisait pas le poids...

★

GRECO ET LE BON DIEU

GRECO, qui va incarner dans « QUAND TU LIRAS CETTE LETTRE » une carmélite redevenue « civile », a eu une phrase coupée par le Révérend Père PICHARD, conseiller religieux du film.

Comme elle hésitait (dans le film) à renoncer au couvent pour aller élever sa sœur devenue orpheline, Jacques DEVAL, l'auteur du scénario, lui faisait répondre à la Mère supérieure :

« Entre deux devoirs, je choisis le plus pénible, c'est celui qui est le plus agréable à Dieu. »

Le Père PICHARD, indigné, a fait supprimer la réplique :

— Dieu n'est pas un enquiquineur ! a-t-il dit (de façon plus énergique).

★

RETOUR A LA NATURE

Il était temps que Danièle DELORME vende ses trois voitures pour acheter à Montfort-l'Amaury une propriété de trois hectares.

Les huit enfants (le sien, ceux de sa sœur, de la bonne et de la nurse) qu'elle élève ayant reçu pour Noël chacun une bicyclette et une panoplie de Peau-Rouge, parcourent les couloirs sur leurs montures et tirent à l'arc dans les tableaux.

Danièle DELORME.

Le neuvième objet de sa sollicitude, une colombe que Danièle possède depuis trois ans, a profité du remue-ménage des fêtes pour s'échapper de sa cage et aller prendre un bain de pieds dans une poêle remplie d'huile bouillante.

— Elle a besoin d'un mâle ! a déclaré Danièle.

Et hop ! en route pour la campagne.

Mais Danièle ne meublera pas tout de suite les dix-huit pièces de la maison : elle attend, dit-elle, que la voiture de GELIN, rentrée dans un arbre quelques jours avant de la vendre, soit revenue de chez le carrossier.

★

ON EST AMI OU ON NE L'EST PAS

Francis CLAUDE, chansonnier devenu « tôlier », se souvient de la vie de bohème qu'il menait il n'y a pas si longtemps. Et depuis qu'il a un budget, un poste important y est prévu sous la rubrique « tapeurs ». C'est ainsi qu'il a, pendant six mois, nourri, logé et habillé un garçon sympathique non moins que barbarisme. Un jour, désireux d'alléger ses charges, il lui a trouvé du travail.

Quinze jours après, il a vu revenir son protégé, un peu pâlot, affirmant qu'il n'avait rien mangé depuis son départ :

— *Mais le boulot qu'on t'a trouvé ?*

— *C'était trop loin de chez moi*, répondit victorieusement le personnage qui fut repris en charge par Francis Claude.

Cela durerait toujours si le tapeur n'avait été convoqué par la patrie, afin de faire son service militaire.

— *Que va faire Zizi sans moi pour la protéger !* gémit-il.

Zizi était sa petite amie.

On a trouvé du travail pour Zizi : vendeuse dans un magasin élégant.

Mais, le lendemain de l'entrée en fonction de Zizi, le piqueassiette pleurait toujours...

— Enfin, lui dit Francis Claude. *Zizi travaille...*

— *Mais non, elle a quitté tout de suite.*

— *Pourquoi ?*

— *Parce qu'on lui a défendu de vendre en pantalon. C'était intolérable.*

Enfin le service militaire enleva l'oiseau. Francis CLAUDE le rencontra en uniforme, rose et frais, signe d'une âme enfin déchargée des médiocres soucis matériels.

— *Et Zizi ?* demande-t-il.

— *Oh, Zizi, ça va. J'avais quand même fait quelques économies !* répondit le chevalier du tapage, qui, pendant six mois, s'était sans doute levé chaque matin se disant :

— *Ah ! c'est pas tout ça, il faut que j'aille emprunter* 1.000 *francs à Francis Claude. Pour mes économies.*

★

VOYAGES AUTOUR D'UNE CAMERA

Jean AURENCHE, scénariste n° 1 du cinéma français, s'est embarqué pour Mexico où il va écrire le scénario des « ORGUEILLEUX » (avec Gérard PHILIPE et Michèle MORGAN). Il a pris un bateau hollandais, car il a raté la « Liberté ». Les services d'immigration américains exigent trois semaines pour lui accorder son visa de transit. Ces mêmes services lui ont donné beaucoup de tourment. Leur questionnaire exige que chaque voyageur énumère toutes ses adresses DEPUIS SA NAISSANCE. Jean AURENCHE a rendu au copie presque blanche. Depuis 1933, il n'a habité que des hôtels et il a oublié presque tous les noms.

∴

Les musiciens de l'orchestre d'EDDY WARNER voyagent beaucoup. Aussi l'un d'eux, embrouillé par les différents leurques qu'exige l'exercice de sa profession, a répondu à un Anglais qui lui demandait son adresse : RUE THÉ PIC !!!

∴

Le docteur BOMBARD vient de faire (en tournant le film de sa traversée de l'Atlantique) un tort considérable aux réalisateurs de courts métrages. Un producteur, particulièrement près de son carnet de chèques, a dit à un jeune réalisateur de « premières parties ».

— *Prenez exemple sur Bombard, mon cher, il a fait 12.000 kilomètres sur un radeau de surplus, tout seul. Pas un seul acteur, pas un seul technicien, pas la moindre figurante !*

— *Oui, mais*, répliqua le réalisateur, *il a tourné pendant soixante-cinq jours.*

— *Comme il ne boit ni ne mange, ce n'est pas le défraiment qui a dû coûter cher*, répliqua l'autre.

∴

Pierre DUDAN a lu une maxime dans le scénario qu'il compte tourner comme metteur en scène. Titre : QUATRIEME TOP. Héroïne : l'horloge parlante. La maxime : une main de fer dans un sic-gan de velours.

(1) *Pour ceux qui veulent absolument comprendre, précisons* angina pectoris *est le nom latin d'angine de poitrine.*

Françoise GIROUD : VOICI LE ROMAN ROSE D'UNE JEUNE FILLE NOIRE

SUR la toile de fond, d'un Paris que le brouillard dessine au fusain, Katherine Dunham a l'air, le jour, d'une ampoule éteinte. L'hiver, le froid, la lumière grise la cernient d'un trait cruel et plat. Elle replie ses jambes comme un lévrier frileux, elle boit de la tisane et de l'eau de Vichy, elle frissonne...

Où est-elle la belle créature pétrie de soleil et de flamme qui enchante chaque soir de ses sortilèges le public parisien ? Comme tous les authentiques donneurs de spectacle, c'est en scène qu'il faut la voir, parce qu'ils ne s'allument qu'avec les feux de la rampe. La règle ne souffre presque pas d'exception.

Hors de scène, dans une chambre d'hôtel banale où se fanent des fleurs abandonnées, dans un restaurant des Champs-Elysées, l'ensorceleuse noire devient une femme à la fois dure et un peu lasse, économe de gestes et de paroles, aimable et cependant absente.

George RAFT.

De l'émouvante douceur de sa race, elle n'a, par éclairs, que le sourire.

Pour la petite fille d'un teinturier mélomane et d'une institutrice, elle a fait un long et glorieux chemin, mais, ou je me trompe fort, ou Mme Katherine Dunham est un énorme malentendu.

Pour vous, pour moi, pour tous ceux qui ont pris un plaisir certain à ses ballets, Katherine Dunham est une vedette comme une autre, une sombre et brillante étoile qui passe régulièrement dans le ciel de Paris.

Elle n'ignore pas cet aspect de son personnage, mais s'y intéresse d'autant moins qu'elle le méprise secrètement.

Elle se voit et se veut différente : ancienne étudiante de l'Université de Chicago, boursière de la fondation Rosenwald, agrégée d'anthropologie, ethnographe distinguée, écrivain qui a décrit en termes scientifiques les mécanismes neurosentiaires et psychologiques déclenchant l'extase mystique chez les danseurs d'Haïti, conférencière à la Société royale d'anthropologie à Londres...

Quand, après sa première apparition à New-York, vers 1948, les critiques écrivirent que ses ballets étaient *sexy*, elle crut mourir de honte. La danse, c'est-à-dire le moyen d'expression le plus ancien de l'humanité, elle la produisait en scène avec l'état d'esprit d'un chargé de cours du haut de sa chaire. Or il faut bien dire, quitte à lui faire de la peine, que son succès, à New-York comme à Paris, à Londres comme à Barcelone, doit beaucoup moins à ses démonstrations scientifiques qu'à l'érotisme violent qui se dégage de son spectacle.

Le malentendu Katherine Dunham

Si c'est à l'esprit qu'elle s'adresse, ce n'est pas lui qui répond. Ce dialogue de sourds se poursuit d'année en année, de ville en ville. Elle est allée avec sa troupe en Argentine. Elle a ressenti profondément, dit-elle, le désespoir orgueilleux de Buenos Aires et a tenté de le traduire par un tango qui est peut-être l'un de ses meilleurs numéros. Mais on peut honnêtement douter que cette danse presque insoutenable évoque, pour le spectateur moyen, les rigueurs policières du régime peroniste !

Le malentendu Katherine Dunham peut cependant se prolonger très longtemps si elle continue à émouvoir le public, fût-ce avec des tentatives dont il ne perçoit pas la signification.

Mais il semble qu'elle souffre d'être mal comprise. Sa recherche du succès est extrêmement sympathique, parce qu'il n'y entre aucun motif vulgaire. Elle ne vise ni l'argent, ni la célébrité facile, ni les satisfactions de vanité. Elle est grave, ferventé, et elle offre l'exemple assez rare d'une femme parfaitement calme. On sent qu'elle a atteint à une maîtrise absolue non seulement de ses muscles mais de ses nerfs, de sa voix, des mouvements de son cœur et de sa pensée.

C'est par le calme qu'elle règne sur la troupe de trente-cinq personnes qu'elle promène à travers le monde depuis trois ans.

Quelquefois, une grande nostalgie s'empare de ces danseurs arrachés depuis si longtemps à leur pays, condamnés à la vie errante, aux hôtels médiocres, aux vallées sans cesse définies et refaites. Quelquefois éclatent les inévitables petits drames de la vie en communauté. Drames sentimentaux : drame de celui qui veut avoir un grand rôle ; drame de celle qui, épuisée, refuse, un soir, de répéter pour la centième fois le mouvement qui ne donne pas satisfaction à Mme Dunham...

Sans éclat de voix, elle les reprend en main, un à un. Le mal du pays, qu'est-ce que ça veut dire ? La patrie d'un danseur, c'est les vingt-cinq mètres carrés où il danse. Son pays, c'est sa loge. Elle-même ignore depuis des années la douceur d'une maison familière où l'on rentre le soir.

Les drames sentimentaux ? Ils se dénouent toujours. Il suffit d'attendre un peu et de ne pas les prendre trop au sérieux. « Aimez qui vous voulez, pleurez quand vous voulez, mais travaillez. »

Elle, elle a trouvé là aussi l'équilibre en épousant son principal collaborateur, John Pratt.

C'est un Américain très blanc qui a l'air de sortir d'un livre de Kipling. On l'imaginerait facilement officier dans une colonie anglaise. Il était diplômé de botanique et amateur de peinture lorsqu'il commença à travailler avec Katherine Dunham, en 1938. Ils se sont mariés en 1941, et c'est à ce dîgne Anglo-Saxon que l'on doit tumultueux fabalas et provocants corsages.

Les drames de la rivalité professionnelle ? Katherine Dunham les trouve sains et fertiles. Peut-être parce qu'elle aussi est américaine et qu'elle professe donc la théorie selon laquelle de la compétition naît l'effort qui produit le meilleur.

Exigente surtout pour elle-même

Quant à la fatigue, elle la nie purement et simplement. Elle sait que, contrairement au proverbe, la plus belle fille du monde peut donner plus qu'elle a, toujours plus, encore plus.

De tous ses collaborateurs, elle exige beaucoup, mais moins que d'elle-même. Du respect qu'elle inspire rendit chaque jour l'unité, la discipline et l'enthousiasme de sa troupe.

Elle a le regard concentré de ceux qui sont lourds de responsabilités. Si elle craque, tout craque autour d'elle. Ses frais quotidiens sont si considérables qu'elle ne peut pas se permettre d'arrêter sa vie errante, de refuser des engagements. Cette compagnie, née vers 1937 de l'enthousiasme de quelques inconnus, est devenue une pesante machine nourrie de son énergie.

Les premiers éléments de sa troupe étaient, comme elle, riches surtout de ferveur.

On aimerait savoir quelles épreuves personnelles Katherine Dunham a traversées pour teindre cette sorte de sérénité de ceux qui ont maîtrisé la vie. Cette danseuse noire résume avec aisance, dans une langue élégante et avec une précision de termes et de pensée peu commune, un système philosophique, une attitude devant les problèmes essentiels de la vie; mais, dès qu'il s'agit de sa carrière, de son enfance, de ses débuts, elle se réfugie derrière une biographie officielle ennuyeuse et probablement fausse.

Elle ne dispose plus subitement que de monosyllabes et de poncifs.

S'il s'agissait d'une Européenne, on pourrait reconstituer autour d'elle un climat, une éducation. Mais qu'y avait-il dans la tête, dans le cœur et dans la maison d'une jeune fille noire de l'Illinois qui répond brièvement, lorsqu'on lui demande la profession de son père : « Business... » ?

Est-il possible que la même jeune fille, fonde, sans appui, sans argent, une école de danse à Chicago ? Que cette école continue à fonctionner pendant que ladite jeune fille s'en va à Haïti pour « parcourir les vallées, escalader les montagnes, prendre part aux ébats des paysans et assister aux fêtes paroissiales... », selon les propres termes de sa biographie ?

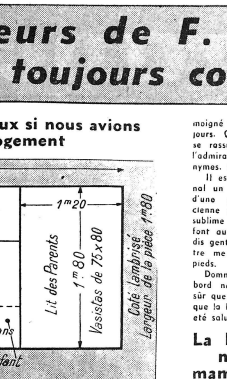
Bah ! tout cela n'a pas beaucoup d'importance ; mais, si Katherine Dunham finit par écrire les mémoires qu'lui ont tè demandés, elle aura probablement l'intelligence de raconter ce que fut vraiment sa vie, au lieu de proposer à ses admirateurs le roman rose d'une jeune fille noire.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, Katherine Dunham détient une force dont le magnétisme est indéniable, une sorte de sagesse assez impressionnante.

Peut-être, dans son pays, se déchiffre-t-elle facilement... Peut-être pour ses compagnons de race est-elle une amie familière... Personnellement, je n'ai jamais senti aussi vivement qu'en face de moi, courtoise, habillée par un grand couturier parisien, parlant de la Comédie-Française et de Mme Fresnel, se trouvait l'Etrangère.

Les lecteurs de F. D. ne sont pas toujours contents

Nous serions heureux si nous avions un autre logement



Mme J. LE PARC,
5, rue du Bac,
Paris, (7e).

Je suis lectrice assidue de votre journal et je suis les polémiques de la rubrique « Les lecteurs ». Combien de fois j'ai eu l'idée de vous écrire, mais je tente ma chance sur la question des petits logements. Je vous en prie, donnez-moi ma chance, si un lecteur humain ayant de la place et un local vacant, j', voilà, c'est un concours. Qui dit mieux? Nous sommes à cinq : trois enfants de huit, sept et trois ans et demi, plus le père et la mère dans une pièce de 3 mètres sur 1 m. 80. Un côté lambrissé jusqu'en haut (du sol), un vasistas. Toutes mes demandes sont restées sans résultat. Mon enfant de sept ans a fait un séjour en aérium, donc santé délicate. Mes enfants couchent sur un matelas sous lit (impossible à rentrer). Nous passons quand l'enfant est couché sur sa tête, qui est dans l'emplacement de la porte (voir croquis). Chez moi, l'on ne marche que de côté ; de face, l'on ne passe pas. Pas d'eau, ni écoulement, ni chauffage, ni électricité, rien autre. Mon mari est chef tôlier, donc gagne bien sa vie. Nous avons de beaux enfants. Nous serions un ménage heureux avec un logement. Jamais un inspecteur des H.B.M., H.L.M. n'est venu voir pourtant depuis quatre ans.

Cher « France Dimanche », je vous confie mon problème ; alors qui dit mieux ?

On a mal reçu le docteur Bombard

Charles HYVERT,
154, avenue Jean-Jaurès,
Paris (19e).

Je vous écris au sujet du docteur Bombard, cet homme qui sans faire de bruit, vient de réaliser une chose fantastique, on peut le dire. Remarquez qu'à l'heure actuelle, j'ose espérer que l'on saura reconnaître la valeur et la portée scientifique de son exploit. Mais supposez que ce pauvre diable ait disparu sans laisser de traces, je me demande si un seul journal aurait mis un petit entrefilet pour rappeler les lecteurs à son souvenir...

Et pourtant .. Il est vrai qu'on l'aurait fait passer pour fou, et le tour aurait été joué.

J'écoute à l'instant à la T.S.F. la réception à Orly en présence du secrétaire d'Etat aux Sports et des représentants de MM. les ministres de l'E. N., Santé publique, Travaux publics. Ils auraient pu envoyer leurs cuisinières. Je comprends que ce sympathique docteur ait insisté pour citer dans son interview les noms de deux seuls amis qui lui ont témoigné leur confiance, et de toujours. Que le docteur Bombard se rassure, il a eu l'estime et l'admiration de beaucoup d'anonymes, dont je suis.

Il est vrai que pour un journal un divorce à grand fracas d'une princesse exotique, ancienne girl ou l'éloge du talent sublime d'un écrivain pédéraste font autrement recette. Je vous dis gentiment que l'une ou l'autre me cassent royalement les pieds.

Dommage que le docteur Bombard ne soit étranger. Je suis sûr que dans un pays tout autre que la France son courage aurait été salué comme il le méritait.

La Légion d'honneur pour la maman de Marius

Maurice THERY,
26, rue Lemercier,
Paris (17e).

J'avais rêvé que plusieurs membres du nouveau ministère auraient été touchés et émus — comme moi — par le geste admirable et courageux d'une Françoise, et que cette mère admirable, Mme Gilberte Renard, allait être décorée de la Légion d'honneur.

Hélas !... je n'ai rien lu de tout cela dans l'article, mais il ne faut pas désespérer, car un proverbe dit bien : « quelquefois... un rêve devient une réalité... » Alors, mes jeurs les ministres, qu'attendez-vous pour avoir aussi un geste généreux, mais spontané ?

Quelques conseils aux députés

Gaston FALBAT,
chiffonnier,
Mézin (Lot-et-Garonne).

Vous qui aimez toujours les reportages sensationnels, je suis certain que vous n'avez jamais songé à consulter l'opinion, pour savoir ce que pense le peuple sur la façon dont nos parlementaires actuels gèrent les intérêts et la destinée de la France.

Je contacte beaucoup de personnes à 50 kilomètres à la ronde, et voici à peu près, en quelques vers, ce que tout le monde pense :

De votre journal je suis lecteur.
Et si en lisant vos lignes
On trouve parfois quelques er- [reurs
Vous restez quand même digne
Je suis chiffonnier et féraillier,
Et parfois je fais le rimailleur.
Cela sans aucune prétention.
S'il y a des idées grandioses,
L'individu reste mesquin.
Pour des partis de pas grand- [chose
Nous sommes tous dans le pé- [trin.
Vous parlez d'européaniser.
Mais il faut beaucoup d'aménaga- [tion.
Essayez donc de l'utiliser
Pour le bien-être de la nation.
Deux ou trois partis comme en [Amérique
Donneraient une très bonne ma- [jorité.
Supprimeraient des intrigues poli- [tiques
Et nous rendrait enfin de la [prospérité.
Si vous voulez rester dans les [quatre Grands,
Jetez bas l'ambition des porte- [feuilles.
Parce que nous allons dégringo- [ler
Comme pendant l'automne font [les feuilles.

A bas les pourboires (suite)

Georges RIVALS,
7, rue des Vertus,
Paris (3e).

Faut-il donner ou non ? se demande-t-on dans un établissement où l'on entre pour la première fois.

Va-t-on passer pour une poire ou pour un radin ? Donner six pour cent sur le prix d'un café crème, ça fait un peu « maigre ». Donner cent francs quand on laisse mille francs de consommation, c'est excessif.

M. Chaperon a raison dans sa lettre parue dans le numéro 333 de « France Dimanche » : le pourboire est devenu une pratique honteuse.

Que peut le public contre cela? Pas grand-chose. Bon gré, mal gré, il s'exécute... On ne tient pas à se faire remarquer...

Mais, les employeurs, s'ils le voulaient, pourraient faire quelque chose : informer la clientèle par des écriteaux ad hoc, que le personnel ne peut en aucun cas accepter une gratification, de quelque nature qu'elle soit.

Tout le monde y gagnerait, j'en suis sûr.

« F.D. » n'était pas le premier

Georges AIGUIER,
Cité S.N.C.F., Numéro 5,
Port-de-Bouc (B.-du-Rhône).

Non, vous ne fûtes pas les premiers à enquêter sur l'apparition d'une soucoupe volante à Marignane, et bien moins les premiers à recueillir le récit du douanier Gachignard.

En effet, les journaux marseillais ont, dès le surlendemain de cet événement, produit quelques articles de plus la R.T.F., en l'occurrence, l'émission de Radio-Marseille ; « Provence-Magazine » en a parlé et s'est même rendue sur le terrain de Marignane pour donner en direct une interview du douanier.

★

Mme X..., Saint-Mandé :
nous avons fait suivre votre lettre.

SPECTACLES DE PARIS SPECTACLES

Cabarets Dancings

AMIRAL 4, r. A.-Houssaye. BAL. 56-66 Roger Pierre, J.-M. Thibault et J. Richard dans SELECTION

BOUBOUTE AU VERNET 3, r. Vernet. BAL. 22-04 BORDAS, COVER t. j. s. 22 h., 68, bd Clichy

CHAT NOIR

Chez Gilles Soir de Gala Opé 53-39 Dîner spectacle à 21h.

COLLEGE INN 28, rue Vavin Montparnasse.

REVE • DON BARRETO Dancing du REX • CHARLEY LEWIS

DRAP D'OR - THE DANS. MARIANNE MICHEL PAUL PERI

Restaurants

DINERS AMBIANCE 88, Boul. de l'Hôpital Mus 5-93

GABY DINERS DANS. Champ. compr. 2000 15, Avenue Montaigne. Ely 27-90

FOLIES-BERGÈRE
LE PLUS CÉLÈBRE MUSIC-HALL DU MONDE
UNE VRAIE FOLIE
35 décors, 1.200 costumes
Un spectacle unique

Le célèbre TRIO DE TRIESTE, qui n'a jamais eu l'occasion de se produire en France, doit donner un récital au théâtre du casino Municipal Cannes le jeudi 13 janvier à 16 heures.

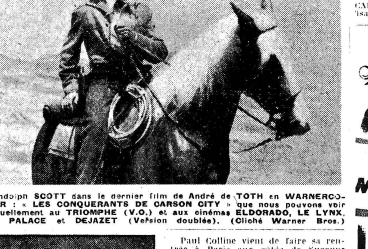
La Direction du THEATRE DU PETIT MONDE nous informe qu'elle a retenu la date du samedi 17 janvier pour sa générale de « L'OISEAU DE PARADIS », féerie nouvelle en deux actes et quatre tableaux de Marcelle-Yvonne MARINEU, qui sera donnée Salle Iéna, à 15 heures. La Presse y est cordialement invitée et sera reçue sur présentation de la carte professionnelle.

En raison de leur succès, TERESA et LUISILLO, les animateurs de la jeune troupe des Ballets espagnols actuellement au Théâtre des Champs-Elysées, ont décidé de prolonger leurs représentations en janvier.

2 SUCCÈS IMBATTABLES
à MOGADOR
"VIOLETTES IMPÉRIALES" (1re année)
au CASINO DE PARIS
"GAY PARIS" (3e année)

Après une absence de plus de dix ans, le célèbre metteur en scène Jean Renoir — l'auteur de chefs-d'œuvre comme « La Bête humaine », « La Grande Illusion » et « La Règle du Jeu » — vient de reprendre enfin son activité en Europe. C'est en transposant l'œuvre fameuse « LE CARROSSE D'OR » que le grand réalisateur a effectué cette « rentrée ».

La Direction du Théâtre de l'Ambigu, devant l'immense succès remporté par l'opérette « J'IRAI CHERCHER DANS TON LIT », donne en plus de ses représentations habituelles une matinée tous les samedis à 16 heures.



Randolph SCOTT dans le dernier film de André de TOTH en WARNERCOLOR : « LES CONQUERANTS DE CARSON CITY » que nous pouvons voir actuellement au TRIOMPHE (V.O.) et aux cinémas ELDORADO, LE LYNX, LE PALACE et DEJAZET (Version doublée). (Clichés Warner Bros.)

« CHARME, PLUMES ET NU », au MAYOL, fait les beaux soirs du coquet music-hall de la rue de l'Echiquier.

Paul Colline vient de faire sa rentrée à Paris aux côtés de Suzanne Dantès dans « LE COMTES DE CLERMONT-FERRAND », la pièce de Marcel Pagnol qui, en raison du grand succès actuellement remporté, continuera sa carrière au Théâtre Daniaux jusqu'au dimanche 25 janvier 1953.

AVEZ-VOUS DES COMPLEXES ?

Guétary n'a pas de complexe, il chante.

Jacqueline Pierreux n'a pas de complexe, mais de jolies jambes.

Carmen Sévilla n'a pas de complexe, mais un sourire plein de soleil. Pourvu que Plume ait vu à ce complexe, il n'est question que le rire et d'amusez et de chanter.

Alors si vous avez des complexes, assez votre chemin... ou laissez-les à la porte de cette revue Plume qui vient réalisé par Louis Cuny, d'après le célèbre opérette de Jean Nohain, musique de Claude Pingault, avec Georges Guétary, Carmen Sévilla, Nicole Francis et Jacqueline Pierreux, qui sortira très prochainement en grande exclusivité sur les scènes parisiennes... mais la direction ne garantit pas que vous retrouverez vos complexes en sortant.

GAI COMME DU CHAMPAGNE !
REX NORMANDIE
Jacques HELIAN et son orchestre

MARIGNAN - MARIVAUX